

FEVRIER 1776, pp. 193-199 :

QUATRIEME CLASSE
Romans d'amour
Romans de Madame de Villedieu

S'il est quelqu'un de nos lecteurs qui négligent de lire les notes qui précèdent ou accompagnent nos extraits (parce que ce sont des notes) nous les engageons à renoncer à leur habitude en faveur de celle qui suit.

A Dieu ne plaise que nous soyons de l'avis de ceux qui croient que pour bien dépeindre les faiblesses et même les fureurs de l'amour, il faut les avoir éprouvées ! nous sommes convaincus qu'il suffit pour cela d'avoir un cœur sensible et capable de s'intéresser pour ceux à qui il arrive de pareils accidents ; et que pour bien décrire des tempêtes et des naufrages, c'est assez d'avoir frémi en les observant du rivage. Cependant, il est certain que lorsqu'on a couru soi-même ces dangers, on les exprime avec encore plus d'énergie. Madame de Villedieu ne s'en tint pas, en fait d'aventures, à la simple théorie : elle a composé près de douze gros volumes de romans ; ils sont remplis de situations toutes plus critiques et plus intéressantes les unes que les autres ; et elle a trouvé dans son cœur et dans sa propre histoire, la matière de la plus grande partie de ses ouvrages.

On va en juger par le roman historique de l'auteur que nous allons écrire, et qui est en droit d'être mis en tête de ses fictions, qui n'en sont proprement qu'une émanation.

Marie-Catherine Desjardins naquit en 1640, à Alençon. Son père était prévôt de la maréchaussée de cette ville, et sa mère avait été longtemps attachée à une dame de la cour, d'un nom illustre. Apparemment que cette mère avait rapporté dans sa province le goût des romans, qui était déjà si commun dans la capitale ; elle les fit connaître de bonne heure à sa fille, et fit entrer

cette lecture dans son éducation. En effet, ces ouvrages formèrent l'esprit de la jeune personne, mais ils séduisirent bientôt son cœur. Elle n'attendait que l'occasion d'en mettre en pratique les beaux sentiments, lorsqu'un jeune cousin de même nom qu'elle, qui peut-être avait lu, comme elle, des romans, ou devait ses dispositions à la seule nature, lui parut propre à être son héros, et le devint. Nous ne savons précisément combien de temps ce roman fut filé, mais il finit, comme beaucoup d'autres, par une séduction complète.

Mademoiselle des Jardins, obligée de fuir la maison paternelle, vint à Paris, et se rappela le nom de la dame à qui sa mère avait été attachée, et les bontés qu'elle en avait éprouvées. Elle osa se présenter devant elle, et mit en usage la grâce de sa jeunesse, et l'éloquence qu'elle avait puisée dans ses lectures, pour l'intéresser à son sort. Ses amours avec son cousin furent le premier roman qu'elle rendit intéressant et vraisemblablement elle le donna comme beaucoup plus compliqué qu'il ne l'avait été en effet. La dame se laissa toucher et après avoir tempéré les reproches nécessaires en pareille occasion, elle mit bientôt Mademoiselle des Jardins dans le cas d'entrer dans sa maison avec la décence convenable, sur le pied d'une personne d'esprit, qui annonçait même déjà des talents supérieurs. Effectivement l'opinion qu'avait et que donnait d'elle sa protectrice, fut justifiée par les premiers ouvrages du jeune auteur. Ce furent des poésies, des pièces de théâtre et des romans. Elle s'occupa beaucoup d'abord ; sa réputation augmenta et devint brillante, celle de ses charmes devint égale à celle de son esprit ; et l'on s'empressa à lui plaire avec d'autant plus d'ardeur que l'on ignorait qu'un autre lui avait déjà plu. Entre ses soupirants, elle distingua un jeune militaire, nommé Villedieu, dont elle a illustré le nom, et qui d'ailleurs n'était pas homme de qualité ; car il était fils de Boesset, maître de musique de la chapelle du roi, assez célèbre et assez riche pour avoir donné à son fils une

excellente éducation. Ce fils joignit aux talents agréables de son père la brillante audace de son état personnel. Il ne lui fut pas difficile de plaire ; mais il trouva des obstacles, tant dans l'expérience de la demoiselle que dans les principes respectables et la vigilance de sa protectrice. Il fallut parler de mariage. Villedieu avait des raisons pour ne pas aller si loin ; mais il jugea à propos de les dissimuler et il obtint la main de Mademoiselle des Jardins. Le régiment dans lequel il était capitaine était en garnison à Cambrai. Les congés qu'il put obtenir étant expirés, il fut obligé de rejoindre sa troupe ; il y mena, comme en triomphe, sa nouvelle épouse. Bientôt elle fit l'admiration, et d'un militaire nombreux, et d'une ville où sa réputation l'avait déjà devancée. Pendant quelque temps elle y jouit de tous les agréments possibles : célébrée par tous les hommes de goût et adorée de quelques-uns, nous ignorons si elle accorda des préférences, mais nous savons du moins qu'elle fit un malheureux. Cet objet, trop digne de son sort, avait un caractère d'esprit très propre à la justifier. C'était un de ces hommes violents et aveugles, qui se vengent par tous les moyens du malheur de ne pas être aimés et qui surtout haïssent et tourment l'objet plus heureux qui a su attendrir le cœur qu'ils n'ont pu intéresser. Jaloux du bonheur de Villedieu, il songea à le punir de ce même bonheur, et des rigueurs de sa femme. Il était instruit d'un secret que peut-être d'autres, dans le régiment, savaient comme lui, mais qu'ils avaient eu la sagesse de ne se divulguer ; c'est que M. de Villedieu, ayant passé quelques années dans une autre garnison, y avait pris une autre femme. Le jaloux indiscret eut le soin de publier une nouvelle si capable de troubler le bonheur et l'union des deux époux. Le bruit en vint bientôt aux oreilles du mari, et on lui en nomma l'auteur. Il lui fut plus aisé de chercher à tirer vengeance d'un pareil propos, que de prouver qu'il renfermait une calomnie. Villedieu se battit et fut tué. Sa mort prouva qu'il était brave, mais ne le

justifia pas de l'accusation de bigamie ; et notre auteur eut non seulement le malheur d'être veuve, mais celui de rester dans un état fort équivoque. Il n'y avait aucun douaire à espérer pour elle. Elle découvrit de plus que son prétendu époux lui faisait de fréquentes infidélités. D'un côté tout semblait l'autoriser à se consoler ; et de l'autre, la situation de ses affaires et l'incertitude même de son état la désespéraient. Elle revint à Paris, et son âme, accoutumée aux grands sentiments, ne lui présenta pas de plus belle ressource que celle de la dévotion. Le trône archiépiscopal était alors rempli par M. de Harley de Chanvalon. Si l'on en croit les mémoires de ce temps, une belle pénitente pouvait aisément obtenir des droits sur les bontés de ce prélat. Il s'intéressa pour Madame de Villedieu, lui donna des secours et des consolations ; mais la jalousie et les soupçons la poursuivaient partout. Une religieuse de ce couvent avait un frère qui avait été témoin à Cambrai des succès et des faiblesses de notre héroïne. Il en instruisit sa sœur, et celle-ci en fit bientôt confidence à toute la communauté. La supérieure pria M. L'archevêque de la débarrasser d'une pensionnaire qui avait fait des romans, parmi lesquels on comptait déjà *Les Désordres de l'amour* et le *Portrait des faiblesses humaines*. Une sœur de Villedieu nommée Madame de Saint-Romain, tenait à Paris une bonne maison, dans laquelle se rassemblaient journellement des gens à talents, et des personnes aimables de l'un et de l'autre sexe. Elle offrit à sa belle-sœur un asile, qui se trouva fort de son goût, et dans lequel elle passa agréablement quelques années. Un homme de qualité qu'on appelait le marquis de Chaste, déjà assez âgé, et ayant mangé son bien, fréquentait la maison de Madame de Saint-Romain ; il vit Madame de Villedieu, et en devint éperdument amoureux. Comme son âge et l'état de sa fortune ne lui permettaient que de faire valoir son nom, et qu'un nom ne s'acquiert qu'en légitime mariage, il lui proposa de l'épouser, et parut oublier qu'il avait depuis longtemps

une autre femme en province. Ses propositions étaient trop flatteuses pour n'être pas acceptées ; et Madame de Villedieu arbora bientôt le nom et l'état de Marquise de Chaste. Environ un an après ce mariage, elle mit au monde un fils, que M. le dauphin et Mademoiselle de Montpensier firent tenir en leur nom sur les fonts de baptême. L'enfant ne vécut pas ; mais l'éclat qu'on avait fait en lui donnant de si illustres parrains, perdit encore une fois les affaires de notre héroïne. La famille du marquis de Chaste, celle de sa première et véritable femme, se réveillèrent et le second mariage de notre auteur subit le même sort que le premier, et précisément pour les mêmes raisons, le marquis s'en tira à peu près comme Villedieu. Il mourut presque aussitôt que son secret fut connu ; et Mademoiselle des Jardins, *veuve deux fois sans avoir eu d'époux*, embarrassée de sa contenance, et même de son existence dans Paris, fut forcée de se retirer dans sa province. Heureusement elle éprouva quelque consolation en se retrouvant dans des lieux témoins de ses premières faiblesses, dont le souvenir était encore cher à son cœur. Le cousin qui les avait fait naître, vivait et demeurait dans une petite terre nommée Clinchemore, près d'Alençon. En se revoyant ils crurent l'un et l'autre se retrouver dans leur printemps. Des idées agréables réchauffèrent l'imagination romanesque. Son cousin s'appelait comme elle ; en l'épousant, Mademoiselle des Jardins ne changeait point de nom, et ne perdait qu'une dénomination qui, après tant d'aventures, ne lui convenait plus. Ils se marièrent ; mais l'enchantement que leur avait procuré le souvenir de leurs anciennes amours se dissipa bientôt. Les jeunesses de réminiscence ne sont pas de durée. Les attraits de Mademoiselle des Jardins avaient perdu de leur prix, et son cœur fatigué par tant d'épreuves, se refusait à ces détails charmants de sentiments, de passion, de jalousie, d'aventures, dont ses ouvrages étaient autrefois abondamment remplis. Pour ranimer sa verve, exalter son

imagination, et rendre à son esprit son ancienne vigueur, elle eut recours aux vins de Bourgogne et de Champagne. Probablement M. des Jardins partageait ces derniers goûts. Celui de tous les plaisirs s'use, bientôt l'usage du vin lui parut insipide : ils eurent recours aux liqueurs les plus fortes. La santé de notre auteur en fut bientôt altérée, et elle mourut à l'âge de quarante-trois ans, des suites de plus d'une ivresse. Hélas ! celles de l'amour et celles du vin ont également des moments charmants et des suites fâcheuses.

Les différents ouvrages de Madame de Villedieu ont été recueillis en douze volumes. Ils sont remplis de fictions ingénieuses et intéressantes. Nous n'en donnons aujourd'hui qu'une seule, très courte, mais agréable. Incessamment, nous ferons beaucoup mieux connaître son esprit, et nos extraits seront précédés d'une notice générale de ses ouvrages.

[...]

MARS 1776, pp. 129-133 :

SEPTIEME CLASSE

Nouvelles historiques et contes
Nouvelles de Madame de Villedieu

Nous avons déjà dit que les *Œuvres* de Madame de Villedieu comprenaient douze volumes ; un seul est rempli par quelques poésies et trois pièces de théâtre, dont la première est la tragédie de *Manlius*. Ce fut l'abbé d'Aubignac, auteur de *l'Art du théâtre*, qui en donna le plan à Mademoiselle des Jardins ; aussi est-ce une pièce très singulière : la poésie n'en est pas mauvaise, mais on ne trouve point dans cette tragédie cette force et cette énergie dont les écrivains du beau sexe doivent laisser l'avantage à ceux du nôtre. La délicatesse et le bon goût sont le partage des dames, mais le genre tragique exige quelque chose de plus. Mademoiselle Des Jardins semble

même avoir nui, de dessein prémédité, à la grandeur de son sujet, en rendant Manlius le père amoureux d'une captive dont son fils est aimé. Ce Républicain, si sévère observateur de la discipline militaire, qu'il fit mourir son fils, pour avoir gagné une bataille sans sa permission ; Manlius enfin, fait entrer pour quelque chose dans la condamnation de son malheureux fils, le plaisir de se défaire d'un rival. Peut-on voir une passion plus mal placée ? Ah ! Madame de Villedieu, vous savez faire l'amour, mais vous ne saviez pas faire une tragédie.

La seconde pièce est une tragi-comédie intitulée *Nitetis*. L'intrigue nous a paru embrouillée et peu intéressante.

Sa troisième et dernière est le *Favori*. Elle manque aussi de chaleur et d'intérêt ; et son mérite se réduit à quelques détails où il y a de la délicatesse.

Ses romans valent bien mieux. *Les désordres de l'amour* contiennent les amours prétendues de Madame de Sauve, veuve d'un secrétaire d'Etat sous Charles IX, avec le fameux duc de Guise, le roi Henri III et autres. Cette Madame de Sauve est représentée ici comme une très adroite coquette ; et le portrait de la cour de Catherine de Médicis et de Henri III, au commencement de son règne, cour intrigante, galante et agitée, fait d'autant d'honneur à Madame de Villedieu que c'est son premier roman et que, lorsqu'elle le composa, elle arrivait d'Alençon, et n'était encore que femme de chambre de la duchesse de Rohan. Nous ne laisserons pas ce roman sans extrait.

Dans le portrait des Faiblesses humaines, Mademoiselle des Jardins remonte aux beaux siècles d'Athènes ; et sans trop s'embarrasser de l'infidélité faite à l'histoire, à laquelle le roman même historique ne doit qu'un médiocre respect, elle nous décrit les amours d'Alcibiade avec Aspasia, et la maison de cette illustre courtisane où se rassemblaient les grâces, les talents, et toute l'urbanité d'Athènes. On serait tenté de croire que

dans le temps qu'elle composa cet ouvrage, notre auteur connaissait la maison de l'illustre Ninon de Lenclos, qui effectivement était sa contemporaine, et que sûrement elle eût imitée avec succès si, comme Ninon, elle eût possédé l'art heureux d'être toujours maîtresse de son cœur en échauffant celui des autres.

Dans les *Exilés*, le lecteur suit le tendre et malheureux Ovide jusqu'à Tomes, la Sibérie du siècle d'Auguste. C'est là qu'Ovide raconte ses galanteries et ses infortunes à d'autres Romains galants, malheureux et exilés comme lui. L'extrait d'un si beau tableau doit plaire à nos lecteurs, lorsque nous le leur présenterons.

Ses *Mémoires du Sérail* sont moins intéressants.

Les Nouvelles africaines le sont davantage.

Les Annales galantes sont historiques.

Les Galanteries grenadines contiennent des aventures que l'on suppose être arrivées à ces Maures d'Espagne que l'on a trouvés si intéressants dans le roman de *Zaïde* et de quelques autres. Madame de Villeglé leur a fait perdre un peu de cet avantage.

Elle a mieux réussi dans les *Amours des grands hommes*. L'on y trouve le nom et les aventures des plus fameux personnages de la Grèce et de Rome ; nos lecteurs jugeront de la manière dont ils sont traités dans ce roman.

On trouve dans les derniers volumes *Astérie ou Tamerlan*, histoire intéressante, qui a été aussi attribuée à Mademoiselle de la Roche-Guillihem [*sic*] ; la fameuse et touchante nouvelle de *Dom Carlos*, que l'on attribue universellement à l'Abbé de Saint-Réal, et qui ne peut que faire infiniment d'honneur à son auteur, quel qu'il soit ; l'*Illustre parisienne*, c'est l'histoire de la fille d'un riche banquier de Paris qui finit par épouser un prince allemand qui en devint amoureux. Le *Journal amoureux* ; c'est un recueil d'histoires, parmi lesquelles on remarque celle des amours du prince de Parme avec la duchesse de Valentinois.

Enfin on trouve encore dans ces *Œuvres* trois nouvelles historiques : le *Prince de Condé*, *Mademoiselle d'Alençon* et *Mademoiselle de Tournon*. Il est fort douteux que ces nouvelles soient de Madame de Villedieu, mais elles méritent certainement que nous nous y arrêtions, c'est ce que nous ferons quelque jour.

Le petit roman de *Carmante*, et la petite nouvelle de *Lisandre*, ne sont pas non plus indignes d'attention.

Pour achever l'énumération des ouvrages romanesques de Madame de Villedieu, il ne reste plus qu'à nommer l'histoire d'*Henriette Silvie* de Molière, que nous comptons mettre incessamment sous les yeux du lecteur. Nous allons faire connaître aujourd'hui les *Nouvelles africaines*, et la nouvelle de *Dom Carlos*.

[...]

MAI 1776, pp. 90-91 :

TROISIEME CLASSE
Romans historiques

Madame de Villedieu nous a donné des romans historiques tirés de l'histoire grecque, de l'histoire romaine et de l'histoire de France, mais les morceaux de ces différentes histoires sont si bien mêlés qu'on y passe continuellement de l'un à l'autre sans aucun ordre chronologique, et que les mêmes héros y paraissent quelque fois à plusieurs reprises : c'est ainsi que les amours d'Alcibiade que Madame de Villedieu a placées dans *Le Portrait des faiblesses humaines*, se trouvent encore dans *Les Amours des grands hommes*, et y sont différemment tournées.

Pour présenter à nos lecteurs ces fruits du génie de Madame de Villedieu d'une façon qui soit plus agréable, nous avons pris le parti de refondre ces romans historiques, et de les diviser en trois classes, la Grecque, la Romaine et la Française, en donnant à chacune pour

cadre le roman principal de Madame de Villedieu dans cette même classe. Ainsi nous allons commencer à parler des romans tirés de l'histoire grecque, et nous plaçons la scène dans la maison de l'illustre Aspasia ; les romans tirés de l'histoire romaine auront pour cadre *Les Exilés de la cour d'Auguste*, et ceux tirés de l'histoire de France, les amours de Madame de Sauve, première partie des *Désordres de l'amour*. Ces deux derniers morceaux auront place dans les volumes suivants.

[...]

Après avoir lu cet extrait, on pourra nous faire le reproche bien fondé de n'avoir pas été fidèles au plan de Madame de Villedieu : mais nous espérons qu'on nous pardonnera en faveur de la fidélité avec laquelle nous avons suivi l'histoire grecque. Presque tous les traits que l'on trouve ici se trouvent dans les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, et dans celles des *Philosophes et des poètes grecs*. Nous avons fait le moins d'anachronismes qu'il était possible dans un roman historique ; et si nous avons ajouté quelques détails dont l'histoire ne parle pas, au moins avons-nous tâché qu'ils fussent conformes au costume.

[...]

p. 147 :

QUATRIEME CLASSE
Romans d'amour
Carmante, par Madame de Villedieu

Pour donner quelque intérêt au précis de ce roman, il nous a paru nécessaire d'en écarter plusieurs épisodes, qui ne faisaient qu'y jeter de l'obscurité, sans y ajouter beaucoup d'agrément. En général, nous avons trouvé que tel était le caractère des ouvrages de cette dame : il semble qu'elle ne travaillait point sur un plan arrêté et que, chargeant ses premières pages d'incidents au hasard, elle employait ce même hasard pour démêler l'intrigue et

arriver à la catastrophe ; c'est ce qui nous a obligé de les refondre souvent presque entièrement.

[...]

JUIN 1776, pp. 147-149 :

Contes de fées, par Madame de Murat. Histoire de Rhodope

Madame de Murat ayant lu les dialogues de M. de Fontenelle, qui venaient de paraître, voulut en composer un à leur imitation, et choisit pour interlocuteurs, Julie, fille d'Auguste, dont Madame de Villedieu a écrit les amours avec Ovide, dans son roman des *Exilés*, et Madame de Villedieu elle-même. Elle suppose que l'héroïne et l'historienne se rencontrent dans les Champs-Élysées. Julie demande à Madame de Villedieu pourquoi elle n'a pas conçu son personnage à la manière de Mlle de Scudéry ou de M. d'Urfé ;

« Le public était las d'entendre conter de longues et ennuyeuses histoires d'amours aussi peu vraisemblables que ceux de Céladon et d'Astrée. Quelque temps auparavant on s'était dégoûté des faits d'armes inouïs, décrits dans nos romans de chevalerie. On levait les épaules, en lisant qu'un seul guerrier avait défait toute une armée et fendu en deux, d'un coup de sabre, un énorme géant. Ces amours d'une délicatesse excessive et même importune commençaient à paraître inconcevables. J'ai été presque la première qui ait osé peindre l'amour tel qu'il est ; et c'est ce qui a fait le succès de mes livres ; et c'est ce qui est cause que l'on ne fit jamais tant d'éditions d'aucun roman, que de celui où j'ai osé vous mettre en jeu. »

JULIE : « Mais le personnage que vous m'y faites jouer est peu honorable. Vous supposez que j'ai fait des avances au galant Ovide, qui, quoique poète et homme

d'esprit, n'était cependant qu'un simple chevalier romain. »

MME DE VILLEDIEU : « Pardonnez-moi, Princesse, j'ai cru que cela devait s'être passé ainsi [...] ».

[...]

JANVIER 1780, p. 188 ET p. 198 :

TROISIEME CLASSE
Romans historiques

Extrait de la seconde partie du *Journal amoureux*. Par M. l'Abbé C**. (= l'abbé Coupé)

Ici finissent les intrigues légères inventées par Madame de Villedieu, qui a voulu s'amuser, en dénaturant des noms fameux dans notre histoire. Nous avons tâché d'épurer et de restreindre la liberté de ses images et la trop énergique hardiesse de son pinceau. Il fallait qu'elle mît de la galanterie partout : c'était son goût, son habitude ; et l'on se peint. On a dit qu'elle avait dérobé une plume des ailes de l'amour pour écrire ses romans. Mais, selon Platon, il y a deux amours : l'un enfant du Ciel, toujours noble et décent ; l'autre fils de la Terre, fat et petit maître. Il nous semble que c'est le dernier que Madame de Villedieu a volé.

[...]

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que Mme de Villedieu a voulu, dans son roman, nous donner des personnages qu'elle y a introduits, des idées diamétralement opposées à la vérité. Cette dame, retirée en Hollande, a profité de toute la liberté républicaine. Elle a trop oublié qu'elle était née française ; et nous ne saurions nous empêcher d'observer qu'elle s'est trop attachée à jeter un ridicule injuste sur de grands noms, et, ce qui est blâmable encore, sur la vertu.

[...]

MARS 1787, pp. 45-47 :

QUATRIEME CLASSE.

La Chambre de justice de l'amour
A Paris, chez Pierre Bontemps, 1668, in-12

Note sur l'auteur de cet ouvrage

Mademoiselle des Jardins, si connue sous le nom de Villedieu, fut d'abord très tendre, et puis très faible ; toujours spirituelle et toujours inconséquente. Elle épousa successivement trois maris, le premier par tendresse, le second par convenance, le troisième par situation. Elle écrivit beaucoup, et abusa de son imagination. Le style se ressentit de cette fécondité, qui est toujours un malheur. Ses ouvrages les plus estimés sont les *Annales galantes*, les *Exilés* de Rome (devenus si agréables et si intéressants dans notre collection par les soins de M. le Marquis de P***); les *Désordres de l'amour*, les *Galanteries grenadines*, les *Nouvelles africaines*, avec les *Annales galantes de la Grèce*. On a aussi d'elle Manlius et Nitetis, tragédies ; le Favori, tragi-comédie, un grand nombre de sonnets, d'Elégies, d'Eglogues, et quelques pièces mêlées de vers et de prose. Ces divers ouvrages ont été recueillis en douze volumes, et devaient être réduits à un bien plus petit nombre ; ils ont été réimprimés plusieurs fois, et le seront vraisemblablement encore. Madame de Villedieu, qui eut le cœur très tendre et l'esprit assez libertin, écrivit toujours d'après ses affections naturelles. Rien ne recommande autant une femme auteur que ce caractère de sensibilité et de faiblesse, décelé par sa franchise : on croit trop la voir pour n'aimer pas à la lire. On a dit de cette dame qu'elle s'était servie, en écrivant, d'une des plumes de l'amour. Cette louange ne sera pas exagérée si l'on considère, dans

ses écrits, son cœur plus que son talent ; et alors on concevra le goût qu'on eut, et qu'on conserve pour elle.

Madame de Villedieu fit un voyage à La Haye, ville très agréable, et dont on retrouve les agréments indisputables dans le tableau qu'elle en trace. On ignore quelle fut la véritable raison de ce voyage ; mais en la lisant, on la remercie de l'avoir fait.

Elle revint à paris, où elle éprouva plus d'une fois la libéralité de Louis XIV. Ses affaires s'y dérangèrent cependant au point que la médiocrité devint son partage. Elle prit le parti de se retirer dans un village où elle avait un petit bien, à quatre lieues d'Alençon, où elle était née.

Elle y mourut dans le mois d'octobre 1683, âgée de cinquante-un ans.